

Jean-François Chassay, *Dérives de la fin,*  
*Sciences, corps et villes*

Montréal, Le Quartanier, coll. « Erres Essais », 2008, 224 p.

Brigitte Fontille  
Université d'Ottawa

Il existe différentes façons de composer (et donc de lire) un recueil de textes. Il y a évidemment une méthode cérébrale qui consiste à rassembler les textes de manière essentiellement stratégique, une manipulation de force liant pouvoir et savoir afin d'établir clairement le réseau de sens désiré. Rien de tel avec l'agencement polyphonique de *Dérives de la fin* de Jean-François Chassay, où les études se présentent comme autant de variations, combinées de façon indépendantes, mais néanmoins harmonisées les unes aux autres par une thématique et un cadre méthodologique. L'ouvrage réunit en effet quatorze

textes que l'auteur a publiés ici et là entre 1997 et 2006. À l'exception d'un texte sur le cinéma de John Cassavetes, le corpus fictionnel étudié s'attarde au répertoire de prédilection de l'auteur, soit le roman québécois, français, américain et britannique. Le choix des ouvrages, tous publiés plus ou moins au tournant du nouveau millénaire, témoigne de la volonté de l'auteur d'explorer comment le monde de la fiction traite ces temps d'effondrements et de catastrophes qu'apporte le tournant du XXI<sup>e</sup> siècle.

Prenant acte de la fécondité des recherches sur l'imaginaire de la fin, Jean-François Chassay aborde ici le phénomène sous trois figures : la science, le corps et la ville. Ces figures parcourent de manière tacite les œuvres étudiées et orientent leur lecture sans toutefois s'affirmer comme une thématique restrictive.

Cet imaginaire de la fin auquel nous convie l'auteur concerne des représentations d'un monde en changement, sur le point de basculer ou, parfois, tout juste après le choc. Ce moment précis de « la transformation radicale pour le sujet de son propre univers » (p. 9) est à ne pas confondre avec la mort, laquelle impose davantage une disparition qu'une transmutation. Cet imaginaire se nourrit donc de bouleversements et de catastrophes qui trahissent peut-être une angoisse fondamentale vis-à-vis de l'aventure humaine. Vis-à-vis d'un univers où tout — l'identité, les comportements, le temps — semble détraqué, imprévisible et incontrôlable. C'est donc davantage « de la fin d'un monde dont on parle que de la fin du monde proprement dite » (p. 99). Nous plongeons ainsi, avec notamment Gilbert La Rocque, François Bon, Graham

Swift, Pierre Senges, Philip Roth, Michel Houellebecq et Gaétan Soucy, dans des univers faits de rêves brisés, d'échecs, de folie, de déchéances, de déclin et de chocs. C'est également la vision d'un monde fait de malchances, d'espairs déçus et de passions avortées. Ces *dérives*, sans cesse reconduites, où la fin est plutôt « l'idée d'une épreuve à traverser » (p. 140), sont au cœur des fictions soumises ici à l'examen.

L'ouvrage se subdivise en trois parties. La première, intitulée « Le poids de l'Histoire », met au premier plan différentes relations existant entre habitat, mémoire et filiation. « Apocalypse intime », la seconde partie, est consacrée aux romanciers qui se sont appliqués à mettre en scène un événement qui déclenche le chaos dans une vie. Finalement, l'imaginaire de la fin, dans « Terribles métamorphoses », se présente sous les traits de transfigurations, de transformations. On y explore les possibilités de maintenir une certaine santé mentale lorsque le corps humain subit des mutations fondamentales. La question qui demeure concerne le rapport de ces changements avec la déliquescence de l'homme, de la société et de l'histoire.

À travers les figures du corps, de la ville et de la science, c'est l'idée de « perfection des commencements qui anime l'apocalypse, le souvenir imaginaire d'un paradis perdu » (p. 80). On cherche à reconstruire l'Éden sur les ruines de notre civilisation actuelle. Le corps désacralisé, mort ou vivant, parfois malade, imparfait, hybride ou métamorphosé, impose sa présence de manière obsédante dans un monde où vivre semble tenir à la possession de son corps. Les relations au corps représentent une tentative désespérée de s'ancrer dans le

présent, et ce, pour éloigner le poids des souvenirs et oublier l'inévitable et véritable fin que trouve l'aventure humaine dans l'ultime fin, celle de la mort. La mémoire occupe donc un rôle central dans cet imaginaire.

Sous un autre angle, la science semble menacer l'identité de l'homme. Que ce soit la technologie médiatique (chez Robert Racine), la biologie moléculaire (chez Houellebecq), l'économie ou la cybernétique (chez Mc Elroy). À travers quelques représentations de la ville, l'ouvrage nous propose des lectures qui montrent que la « fin d'un certain monde occidental tient à la manière dont on se débarrasse de l'ancien » (p. 46). Ainsi en est-il par exemple de la lecture qui est faite de *Ruines-de-Romes* de Pierre Senges, où le personnage principal, un « jardinier millénariste », tente de détruire Rome en y faisant croître un immense jardin. On y lit le jardin d'Eden. C'est encore le cas, au chapitre 2, de Jamie, qui détruit, au nom du progrès, les tours d'habitation que son grand-père avait érigées, deux générations auparavant, au nom de ce même progrès. La ville est donc présentée comme un immense lieu de mouvements, et il s'en faut de peu pour qu'on passe de l'espace urbain au corps urbain. Ainsi ville et corps s'imposent-ils en palimpseste de tous les souvenirs et de toutes les mutations de la civilisation moderne. La science, elle, interroge par le détour du corps les frontières de l'humanité entre le posthumain et l'animalité du corps que dévoilent anomalies et maladies ainsi que certains comportements sexuels.

Dans tous les cas, il est question d'une filiation, familiale, biologique ou historique. On serait tenté d'ajouter : artistique. L'écriture se présente alors également comme une entreprise

artistique exploratoire. Il est d'ailleurs précisé dans la conclusion qu'en traitant de l'imaginaire de la fin, Chassay fait reposer sa démarche sur un postulat : « la fiction est une forme de savoir, une manière de connaissance du monde » (p. 207). La reprise, dans des contextes variés, des mots de la fin tels qu'apocalypse, eschatologique ou encore déliquescence, participent à la construction d'un imaginaire qui interroge le roman. Les fines analyses de Chassay ne manquent pas de souligner les structures narratives chaotiques et les tensions que subit le langage.

Enfin, Chassay souligne le caractère risible que peuvent revêtir certaines tragédies et montre comment les textes oscillent parfois entre pathétique et risible. La laideur de certains corps se double souvent d'un ridicule qui prend des airs de farce burlesque. Tel est l'exemple de *L'Immaculée conception* de Gaétan Soucy où, malgré l'horreur d'un corps qui se désagrège sous nos yeux, se pointe également un ridicule qui fait sourire. Les déchéances du corps qui confinent parfois aux frontières de l'humain nous entraînent de même aux limites de l'absurde. C'est le cas de l'écriture de Saunders, qui parvient à exprimer avec « violence la cruauté de la vie sans jamais nier la part de grotesque des situations dans lesquelles se trouvent les narrateurs, l'incongruité des événements qu'ils vivent et même leur loufoquerie » (p. 120). C'est encore de lugubres ironies qu'il s'agit chez David Kepesh qui, dans *Le sein*, le roman de Philip Roth, se transforme en sein géant. L'aventure humaine oscille alors entre pathétique et risible.

Jean-François Chassay ayant intentionnellement refusé de regrouper ses études en trois parties correspondant aux

figures de la ville, des sciences et du corps, il revient au lecteur de réaliser liens et regroupements. On pourra ainsi regretter le caractère elliptique de l'unité et les quelques répétitions et redondances qui marquent inévitablement ce recueil. Cela dit, le lecteur trouvera dans ce volume parfois un peu éclectique, mais fort agréable à lire, des textes présentant des recherches très détaillées. Par ailleurs, pour qui s'intéresse à la vaste question des imaginaires de la fin, les pistes, les suggestions, les hypothèses exposées peuvent ouvrir à des études plus larges ou plus approfondies.